

Paysage dévasté

Après la bataille.

de Pippo Delbono. En tournée à Caen, Toulouse et Valence en mars et avril, à la suite de son passage au Théâtre du Rond-Point à Paris.

Après la bataille, nous prévient d'emblée Pippo Delbono dans son dernier opus. Après la bataille... vraiment ? L'homme de théâtre italien, l'un de ceux – ils sont rares sur la planète théâtrale – qui pratiquent leur art à la première personne du singulier, à visage découvert et en payant de sa personne, aurait-il baissé pavillon ? Comment lui, le saltimbanque, héritier de la *commedia dell'arte*, de Fellini et de Dario Fo, après avoir dénoncé *le Temps des assassins*, la *Guerra* (la guerre), la *Rabbia* (la rage), la *Menzogna* (le mensonge) encore récemment, aurait-il pu faire ainsi allégeance à ce monde d'« assis », pour reprendre un autre terme de Rimbaud ? Alors même qu'il y a encore peu, dans son livre *Mon théâtre* (Actes Sud), il parlait de « gagner la bataille, vaincre l'impossible » ? Eh bien que l'on se rassure, voici Pippo Delbono tel qu'en lui-même, toujours accompagné de ses semblables, ses fidèles compagnons d'aventure, de misère et de gloire, marginaux que la société bien pensante abhorrait au point d'en enfermer certains comme le désormais fameux Bobo ; l'énergie et la rage sont toujours là face à la barbarie et au désastre du monde, et les voici plus combattifs que jamais, mais avec une lucidité accrue qui rend leur regard plus sombre.

Sans doute y a-t-il « après la bataille » un temps de latence, pas vraiment de répit, où l'on compte les victimes et où l'on erre au milieu des ruines. La vision que nous offre Pippo Delbono dans ce spectacle est d'une tonalité presque noire (elle s'était déjà assombrie dans *la Menzogna*), l'espace nu

de la scène est entouré de murs qui évoquent la prison ou l'asile (c'était et c'est encore souvent tout un). Quelques petites portes s'ouvrent sur le néant... L'humanité dans tout cela ? Elle est bien du côté de Pippo et de ses acolytes rencontrés au fil de ses voyages, alors que lui aussi, tout aussi mal dans sa peau, se cherchait. C'est bien cet élément humain qui transparait dans tous ses spectacles, et particulièrement dans cet *Après la bataille* dont il ne faudra pas s'étonner qu'il est expressément dédié à deux personnalités. À Pina Bausch d'abord, que Pippo Delbono, en compagnie de Pepe Robledo avec lequel il a fondé la compagnie en 1986, a côtoyée et avec laquelle il a travaillé ; et surtout à Bobo, cet homme de soixante-quatorze ans, microcéphale et sourd-muet, l'extraordinaire Bobo qui, une fois de plus, comme toujours ou presque, est présent sur scène, et de quelle manière, bloc compact de poésie, Bobo qui n'était jamais sorti de l'institution où il était enfermé depuis cinquante ans et que Pippo a « libéré »...

Le spectacle annoncé, commenté, porté, dansé par Pippo Delbono, qui dialogue avec sa mère, cite et lit Pasolini, Artaud, la poétesse Alda Merini, disparue il y a deux ans, qui affirmait que « les déments, je les ai rencontrés quand je suis sortie », semble être fait de bric et de broc. C'est en réalité, et comme toujours, un joyeux et parfois très drôle chaos de séquences entre parades toujours d'une beauté époustouflante, saynètes, revue populaire, morceaux de danse, au son d'une musique assourdissante et d'interventions plus discrètes du violoniste roumain Alexander Balanescu. Une véritable fête pour les yeux et l'esprit, et un non moins véritable travail d'art quoi qu'en disent les esprits chagrins. Pour dire encore et toujours la folie du monde.

Notre folie.

J.-P. H.